



Léa, Léa

Pascal Delamarre

J'avais douze ans.

Le soleil de cette fin du mois de mai était si chaud que l'on pouvait penser l'été installé. L'herbe sur laquelle ma mère venait d'étaler une nappe rouge à carreaux était jaune et sèche. De petites fleurs rabougries y poussaient avec peine. La terre se fendillait de partout. Pourtant, nous étions au bord d'un lac, près de la ville d'Isignole, où nous vivions. Avant ce qui est arrivé. Avant tout cela.

Une brise légère glissait doucement sur nous, comme un bateau sur l'océan.

J'ai connu la tristesse, profonde et lancinante, un jour de plein soleil.

Je vis en paix à présent. Mais je n'ai pas accepté.

Nous : ma mère, mon père, leurs amis, Luc et Marc, mon oncle et ma tante, Tonton Édouard et Tata Louise. Leur fille, Léa.

Une délicieuse journée qui s'annonçait.

Léa. Ma cousine, huit ans. Des cheveux noirs, des yeux gris qui vous fixent avec une intelligence rare. Une voix flûtée.

Le poulet fumait encore sur la nappe et maman était ravie : elle souriait. Ma mère souriait rarement et je me suis dit que les choses iraient mieux. Une abeille tourna autour de la bête cuite et odorante. Mon père chassa l'insecte d'un geste sec.

Un jour je partirai. J'explorerai le monde. Je m'imagine embarquant sur un bateau vers une destination inconnue. En fait, non : jamais je ne partirais. À quoi bon ? Courir le monde est le meilleur moyen de se perdre.

Mon esprit y revient sans cesse malgré tout : il faut fuir, laisser derrière moi cette histoire qui me hante. Ce que je n'ai pas fait. Pour elle.

Maman répétait souvent que Louise était fragile. Qu'elle cachait une fêlure. Mon père ajoutait que la fêlure c'était son mari.

Papa jeta un coup d'œil vers le poulet : l'abeille était revenue.

Un jour, les êtres que j'aime me manqueront. Loin d'eux, je sais que je serais heureux quand même.

– Tiens, chéri, coupe le poulet.

Et ma mère tendit à mon père le long couteau effilé. Mon père plongeait la lame dans la bête morte. Un liquide translucide s'échappa de la plaie ainsi ouverte et se répandit sur la nappe.

– Je ne veux pas manger de poulet.

Ma voix était ferme.

– Ne dis pas de bêtise, Arthur. On a acheté ce poulet pour toi, tu vas bien en manger. Comme tout le monde ici. Même Léa va en manger.

Je voulus répliquer quelque chose du genre « je suis végétarien, je ne mange pas de bête morte et pourrie ». Au lieu de cela je tournais la tête vers la droite puis vers la gauche à la recherche de ma cousine.

– Où est Léa ?

Tante Louise affirma qu'elle l'avait vue un peu plus loin, par là-bas, mais son geste était vague et l'endroit qu'elle pointait trop distant. En fait, elle semblait désigner l'ensemble du lac.

C'est mon père qui se leva en premier, suivi de Luc, Marc et Tonton Édouard.

– Vers l'eau ?

– Oui.

Le *oui* de ma tante n'était pas assuré ; un *oui* incertain et traînant, presque englouti. Luc partit vers la rive, serré de près par Marc.

Marc et Luc sont « amis de cœur » comme dit ma mère. Marc et Luc sont pédés, je les ai déjà vus s'embrasser. J'étais dans ma chambre et en sortant dans le couloir, alors qu'ils se croyaient seuls dans le salon en contrebass, je les ai vus. Au début, j'ai trouvé cela dégoûtant. Puis je me suis dit que c'était aussi dégoûtant que lorsque papa et maman s'embrassent. Tous ces microbes qui passent d'une bouche à l'autre. Jamais je n'embrasserai personne.

À présent, Édouard criait :

– Léa. Léa !

Louise s'était mise à trembler : les mères ont un sixième sens. Maman passa ses bras autour des épaules de ma tante.

– Arthur, file vers là-bas, veux-tu ?

J'allais vers le point désigné par mon père. J'empruntais un chemin de terre qui longeait le lac entre les branches qui cinglaient par instants mes jambes nues. Je me demandais si je devais crier moi aussi.

Léa, Léa.

Derrière moi, j'entendais les voix de ma tante, de mon oncle, de Marc, de Luc et de ma mère.

Léa, Léa.

Puis d'un coup, tout fut calme. Un calme froid. Je n'entendis plus rien, comme si la terre était morte, en une fraction de seconde. L'air semblait se comprimer, se rétrécir pour d'un instant à l'autre exploser. Je le sentais m'oppresser, m'empêcher de respirer. Les arbres ne bruissaient plus sous le vent léger, les oiseaux ne chantaient plus. Plus de *Léa, Léa*. Je regardais vers le lac.

Et c'est là que je la vis.

D'abord, une tache sombre, un peu plus avant, sur ma droite. Puis, comme je m'approchais par la rive, je sus que c'était elle.

Léa était déjà entrée dans l'eau jusqu'aux genoux.

Ses cheveux noirs qui dégoulaient le long de son dos dessinaient un mur épais et infranchissable. Ses épaules semblaient secouer de spasmes discrets. Ses bras se balançaient en suivant un rythme régulier le long de son corps.

– Léa, Léa !

Elle continuait d'avancer dans l'eau qui lui arrivait au-dessus de la taille.

– Léa, Léa !

Tout redevint bruyant : les arbres, les oiseaux, *Léa, Léa*, le clapotis de l'eau. Je criai « Par ici, par ici ! » en tournant la tête vers la rive, posant mes mains autour de ma bouche comme un porte-voix à l'attention des autres, mais je n'étais pas certain qu'ils puissent m'entendre.

Léa, elle, se retourna. Elle me vit. Elle sembla surprise. Ses yeux cherchaient une réponse. Devais-je, moi aussi, entrer dans l'eau ?

– Léa ?

Elle souleva son bras droit, l'agita au-dessus de sa tête. Droite. Gauche. Gauche. Droite. Un mouvement de balancier. C'était un signe d'adieu. Sa bouche dessina un sourire. Sembla murmurer quelque chose : « ce n'est pas grave », peut-être « ne t'en fais pas ».

Elle se retourna et recommença à marcher vers le centre du lac.

Je n'osai pas entrer dans l'eau, je ne sais plus pourquoi.

Bientôt, je ne distinguai plus que sa tête. Une masse de cheveux noirs se répandant à la surface.

Je fermai les yeux.

Quand je les ouvris de nouveau, seule la surface placide du lac délimitait mon horizon. Au loin, on entendait encore : *Léa, Léa.*